### LIBAR M. FOFANA



CONTINENTS NOIRS mrf GALLIMARD

#### DU MÊME AUTEUR

#### Aux Éditions Gallimard

LE FILS DE L'ARBRE, collection Continents noirs, 2004 N'KÖRÖ, collection Continents noirs, 2005 LE CRI DES FEUILLES QUI MEURENT, collection Continents noirs, 2007

## **CONTINENTS NOIRS**

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

#### LIBAR M. FOFANA

# Le diable dévot

roman

CONTINENTS NOIRS nrf GALLIMARD



Pour Nicolle, ma plus qu'amie. À Jean-Michel Reinert, mon frère.



Il ne faut pas oublier que religieux n'est pas plus synonyme de saint, que soldat ne l'est de héros.

PIERRE REVERDY



On a vu mourir d'amour des demoiselles qui en vivaient jusqu'alors.

HENRI DUVERNOIS

#### Un

Il se mouilla deux doigts de salive et frotta la pointe de sa babouche. Ainsi courbé, il chercha à nouveau un moyen de sortir du dilemme dans lequel il se trouvait enfermé depuis trois semaines. Il se redressa lentement, puis reprit sa marche, voûté et pensif, les mains dans le dos. Il se demanda quelles avaient été les pensées d'Abraham, père d'Ismaël et d'Isaac, sans craindre de se comparer au patriarche biblique. Certes, lui-même passait pour un homme pieux, sage et érudit. Mais on prend souvent pour de la piété une simple habileté à égrener un chapelet, et pour de la sagesse ce qui n'est que postures et cheveux blancs. Or, vous le savez, sous les postures se cache parfois l'imposture. Quant à l'érudition, chacun la trouve chez qui il veut, de sorte qu'elle semble fort répandue.

Mamadou Galouwa, surnommé l'imam Fatwa, cultivait cette réputation dans son jardin des vanités car sa foi s'était entachée d'ostentation. Il portait une longue barbe, un long boubou et un long chapelet. Tout chez lui était long, surtout ses prières, qui semblaient quelquefois interminables. Il faisait étalage de sa ferveur, poussant la pratique du culte au-delà de ce que l'islam exigeait des fidèles. Par calcul, plus que par dévotion, il accomplissait trois fois par jour chacune des cinq prières quotidiennes appelées salat, et débutait le jeûne un mois avant le ramadan pour ne l'interrompre qu'un mois après. Sa profession de foi, son chahada comme il disait en postillonnant, il la renouvelait devant

chaque visiteur, et, en guise de zakat, donnait ostensiblement aux miséreux ce qui était bon à jeter. Il pensait qu'il ne lui manquait, pour gagner le paradis, qu'un pèlerinage à La Mecque, une lacune qu'il essayait de combler par la prière et le jeûne. Pour augmenter ses chances de salut, il enfilait de temps à autre ses habits de prédicateur. Par bonheur, malgré sa connaissance des rituels initiatiques, il ne pratiquait plus de circoncisions car, avec l'âge, il s'était mis à trembler.

Il s'essuya la figure dans le pli de son coude. Son visage, passé par la petite vérole, semblait recouvert d'une peau d'orange épaisse et noire. Il avait un nez épaté et deux yeux profonds et jaunes. Ses lèvres, rougeâtres et charnues, cachaient mal un râtelier qui le faisait chuinter. Mais il arborait fièrement au milieu du front une bosse semblable à une coque de noix, un bout de peau irritée d'avoir longtemps embrassé la terre, et qui témoignait partout de sa piété. Hélas, ce symbole calleux d'une dévotion théâtrale ne le protégeait guère des mauvaises langues. Depuis quelque temps, il lui semblait qu'on murmurait de plus en plus dans l'opacité des cases, que ceux qui se prosternaient derrière lui le trouvaient désormais indigne de sa fonction. Il pensait que, n'avant pas le titre de hadii 1, il était devenu à leurs yeux inapte à conduire les prières. Alors, quinze fois par jour, tourné vers la Kaaba, il débitait dans un arabe approximatif les versets les plus longs et les plus difficiles à retenir, qu'il avait spécialement appris par cœur pour se venger de leurs pensées, et qu'il leur lancait comme un défi. Il récitait les surates d'une voix exaltée, avec la gourmandise voluptueuse du bigot qui écoute ses propres incantations.

1. Personne ayant effectué un pèlerinage à La Mecque.

Bien qu'il ne comprît pas l'arabe, il avait lu quatorze fois le Coran et obtenu le titre de hafiz. Mais ce titre atténuait à peine la honte qu'il éprouvait maintenant dans l'exercice de son ministère. Il avait du ressentiment surtout contre un hadii imberbe aui enseianait dans une madrasa<sup>1</sup>, un homme qui fleurait la myrrhe d'Arabie et disait ses prières d'une voix nasillarde et chantante dont les inflexions lui étaient pénibles. Lui, le vieil imam, aui ne sentait aue la naphtaline et la sueur. soupconnait le jeune maître de convoiter sa place. Il avait remarqué par exemple que bien que celui-ci n'eût guère plus de trente ans, quelques villageois allaient le consulter sur des problèmes de religion. Au lieu de les diriger vers l'imam, dont c'était l'une des attributions, l'homme s'installait devant sa case, le Coran sur ses genoux serrés et, d'une voix haute et vibrante de vanité, répondait à leurs questions et même à celles qu'ils ne lui avaient pas posées.

L'imam Galouwa se mit soudain à parler tout seul et son sang à bouillonner de rage. Par le Prophète! jura-t-il à travers son dentier rouge de kola, il n'aura pas ma place. Un homme qui a envoyé ses élèves mendier et qui a volé leur maigre butin pour aller à La Mecque, un tel homme peut-il être imam? Ne mérite-t-il pas, au contraire, une fatwa? Il n'eut pas de réponse. Tout à coup, sa colère se dirigea contre les autres, ces pieux crétins qu'il avait guidés pendant trente ans sur le chemin du paradis, et qui, oubliant toute gratitude, prétendaient que ce qui est bien pour un maître l'est forcément pour ses élèves.

Mamadou Galouwa savait que le pèlerinage à La Mecque n'est une obligation que pour ceux qui en ont les moyens et dont la santé le leur permet. Alors, en attendant un miracle,

1. École coranique.

il se réfugiait derrière sa pauvreté. Mais il savait aussi que les premiers pèlerins se rendaient en Terre sainte à pied, un voyage si long parfois et si coûteux que certains s'arrêtaient en chemin pour semer, moissonner et vendre une partie de leur récolte afin de se procurer de quoi continuer. À cette pensée, toutes ses excuses fondirent au soleil et il se retrouva devant l'échec de sa vie. Cependant, comme tant de ses semblables, il souffrait moins de son échec que du succès des autres. Le fidèle serviteur de l'islam enrageait de voir des voleurs en boubou blanc et en keffieh vivre son rêve, un rêve qui l'habitait et qui le hantait jour et nuit.

En ce milieu des années 1970, la révolution ayant appauvri le peuple, les autorités avaient permis aux candidats au pèlerinage de payer leurs billets d'avion en sylis<sup>1</sup> ou en fruits de palmiers à huile. De leur chair on extrait une huile rouge, appréciée pour sa saveur et son parfum, et de l'amande du noyau, une huile claire, utilisée dans de nombreux produits cosmétiques et d'entretien. Cette monnaie oléagineuse avait été créée pour soulager une population de plus en plus démunie, et que la misère rendait de plus en plus dévote. L'État ne réclamait que les noyaux, plus faciles à conserver, et aussi pour faire croire au peuple au'il ne le dépouillait pas totalement. Comme il fallait s'y attendre, ces noyaux devinrent très recherchés. Quelques personnes avisées en amassèrent d'importantes quantités, qu'elles troquaient contre d'autres denrées. Bientôt, on se livra à toutes sortes de trafics pour aller à La Mecque. On eût dit que pour certains peu importaient les moyens de gagner le paradis. Sans doute les moins regardants furent-ils les premiers à obtenir leurs billets. C'étaient peut-être aussi

1. Monnaie guinéenne, en cours de 1972 à 1984.

ceux qui avaient le plus foi dans le pouvoir absolutoire d'un pèlerinage.

Tout en marchant, l'imam Galouwa se demanda si ses hésitations ne constituaient pas un péché. Ne pouvaientelles être interprétées par Allah comme un manque de foi? Hésiter, n'est-ce pas douter? Abraham avait-il hésité lorsque Dieu lui avait ordonné de Lui sacrifier son fils unique?

L'imam en voulait à Ladii Oumarou de lui avoir demandé la main d'Hèra, sa fille unique, en échange d'un billet pour La Mecque, un marché qui le plongeait dans les affres d'un choix terrible et qui lui enlevait l'excuse de la pauvreté. Le prétendant, qui possédait une petite palmeraie, avait amassé assez de noyaux pour effectuer un quatrième pèlerinage à La Mecque et satisfaire à la vanité du croyant. Mais à quatrevingts ans il se sentait un peu las, et d'ailleurs il pensait avoir largement assuré son avenir céleste. Alors il avait souhaité s'offrir un voyage plus charnel, qui mène vers d'autres cieux. Deux de ses trois femmes étant décédées, et la dernière, âgée de soixante-douze ans, ayant perdu intérêt à la chose, ses petits yeux s'étaient posés sur la fille de l'imam. Ce dernier pouvait-il rejeter son offre sans offenser Allah ? Pouvait-il dire : « l'ai refusé de satisfaire à Ton commandement pour ne pas donner ma fille à un homme incapable de m'assurer une postérité »? Abraham avait-il douté lorsque Dieu lui avait promis une descendance?

Il s'arrêta à nouveau et se demanda si ce n'était pas un péché de la part d'un musulman, imam de surcroît, de s'inspirer de la vie d'un juif. Dans la chaleur de midi, il se mit à suer à grosses gouttes. Un léger vertige le fit chanceler. Au fond de lui, le religieux affrontait le père. Le premier voulait accepter l'offre, tandis que le second refusait de mourir sans postérité. N'ayant qu'une fille, et sa femme étant morte

en couches, son nom était condamné à périr avec lui. Alors, pour ne pas disparaître comme un nuage, il rêvait de perpétuer le sang de ses ancêtres. Or, non seulement l'offre de Ladji Oumarou ne lui garantissait nullement le paradis, mais elle lui enlevait tout espoir d'une lignée. Il revit le vieillard, courbé sous le poids des ans, et trouva quelque chose de choquant dans sa longévité. Ne voyant aucune issue, il se remit en marche en s'essuyant le front de la manche de son boubou.

#### Deux

Mamadou Galouwa trouva Ladji Oumarou assis sur sa porte, vêtu d'un leppi<sup>1</sup>, et égrenant un chapelet encore plus long que le sien.

- Salam aléïkoum, salua-t-il avec une déférence empreinte d'obséquiosité.
  - Aléïkoum salam, chevrota le vieillard.

C'était un homme avare jusque dans ses mots. Il était connu pour le laconisme de ses réponses, qui ôtait tout espoir aux quémandeurs et aux emprunteurs. Son corps, rabougri par l'âge, laissait deviner sa force d'antan. Il avait la peau claire et boucanée, de petits yeux rusés, et des oreilles épaisses desquelles s'échappaient deux touffes de poils blancs. Il lui restait trois ou quatre dents devant, qui penchaient comme les piquets d'une vieille clôture. Il se passa la langue entre les dents, par habitude, mais aussi pour laisser parler le visiteur.

L'imam s'assit sur une chaise qui semblait l'attendre depuis au moins deux semaines. Il se racla la gorge et cracha.

— Ladji Oumarou, commença-t-il en se tordant les doigts, je sais que tu attends ma réponse depuis longtemps, aussi dois-je avant tout te remercier pour ta patience et pour l'intérêt que tu portes à ma fille et à moi-même.

Le vieux hocha la tête et répondit d'un air condescendant:

1. Boubou fait de bandelettes tissées sur un métier rudimentaire puis assemblées.

J'aime aider mes voisins.

L'imam continua:

— L'homme qui n'a qu'un enfant est comme un arbre qui ne porte qu'un fruit. L'arbre voudrait garder cet unique fruit afin que quiconque passe près de lui le reconnaisse. Il voudrait qu'il reste toujours vert pour ne point s'en séparer. Hélas le fruit finit par mûrir, et son parfum par attirer toutes sortes d'insectes.

Ladji Oumarou fronça les sourcils et remua les oreilles. L'imam poursuivit:

- L'arbre voudrait que ce fruit...
- Parlons de ta fille, l'interrompit le vieux.
- Pardon, n'körö¹... Hem... Voilà, Ladji... Aucun père ne peut espérer un meilleur gendre que toi. Allah Lui-même te donnerait sa fille. Ce sera donc un honneur pour moi d'accepter ta demande si tu veux consentir à attendre deux ou trois ans car c'est un fruit encore vert. Quant à moi, je peux aller à La Mecque après le mariage.

L'imam espérait que Ladji Oumarou serait mort avant la fin de ce délai. Ce dernier, à qui cet espoir n'avait pas échappé, répondit d'un ton de menace calme:

 Si tu n'es pas hadji l'année prochaine, nous devrons trouver un autre imam.

Tout l'univers de Galouwa sembla s'écrouler autour de lui.

- Qui... Qui a décidé cela? bégaya-t-il.
- Moi... Les autres me suivront.

À ces mots, l'imam s'estima victime d'une conspiration. Son sang se mit à lui battre les tempes et, encore une fois, un léger vertige s'empara de lui.

1. «Grand frère» (en malinké).

Antoine MATHA Épitaphe

Justine MINTSA

Histoire d'Awu

Boniface MONGO-MBOUSSA

Désir d'Afrique

L'indocilité Supplément au Désir d'Afrique

Scholastique MUKASONGA

Inyenzi ou les Cafards

La femme aux pieds nus

L'Iguifou Nouvelles rwandaises

Tidiane N'DIAYE

Les Falachas, Nègres errants du peuple juif

Le génocide voilé

Donato NDONGO

Les ténèbres de ta mémoire

Patrice NGANANG

L'invention du beau regard

Arnold SÈNOU

Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermina

La fête des masques

Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



## Le diable dévot Libar M. Fofana

Cette édition électronique du livre *Le diable dévot* de *Libar M. Fofana* 

a été réalisée le 18/01/2010 par les Editions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 27 novembre 2009 (ISBN : 9782070126903)

Code Sodis: N32335 - ISBN: 9782072312908